Fuir les États-Unis pour le Canada. Lectures géographiques d'un refuge littéraire américain

Fleeing the United States: Geographical readings of an American literary refuge

Marie-Laure Poulot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/1535>

DOI : 10.4000/eccs.1535

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018

Pagination : 143-163

ISSN : 0153-1700

Référence électronique

Marie-Laure Poulot, « Fuir les États-Unis pour le Canada. Lectures géographiques d'un refuge littéraire américain », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 85 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 02 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/1535> ; DOI : 10.4000/eccs.1535

Fuir les États-Unis pour le Canada. Lectures géographiques d'un refuge littéraire américain

Marie-Laure POULOT
Université Paul Valéry - Montpellier 3¹

Cet article souhaite interroger, à travers la mise en récit du Canada dans trois romans étatsuniens – *Canada* de Richard Ford, *Nœuds et dénouements* d'Annie Proulx et *Une prière pour Owen* de John Irving – les archétypes géographiques continentaux qui fondent la construction du Canada comme refuge dans la littérature américaine. Si le Canada dans ces romans dévoile un espace inhospitalier et difficile à s'approprier, sa fonction de miroir réfléchissant les dérives et les aspects négatifs du pays que les héros ont quitté le dote finalement de qualités susceptibles de faire advenir leur rêve américain. Il constitue à la fois une frontière et un front pionnier, un monde des possibles qui suscite des appartenances ambiguës, faites de proximité et de distance, et conduit à sa reconnaissance.

This article aims to analyse the geographical patterns in the representation of Canada as a shelter in American fiction through the study of three novels: *Canada* by Richard Ford, *The Shipping News* by Annie Proulx and *A Prayer for Owen Meany* by John Irving. Canada in these novels is described as a harsh environment, difficult to get used to. But it is also a mirror that reflects the excesses and the negative aspects of the United States that the heroes left behind, and the place where they can paradoxically live the American Dream. The country creates ambiguous belongings and is viewed as a border and a frontier that the heroes need to claim.

La représentation du Canada comme terre d'asile, en opposition aux États-Unis, n'est pas nouvelle et le Canada a accueilli à plusieurs reprises des vagues d'immigrants fuyant le pays voisin. Ainsi, entre 1833 (abolition de l'esclavage par le Parlement britannique pour l'ensemble de l'empire) et 1865 (abolition aux États-Unis par le 13^e amendement), plusieurs milliers² d'Afro-Américains aidés par des abolitionnistes ont emprunté l'*underground railroad* (chemin de fer souterrain), soit des routes clandestines pour fuir le sud des États-Unis et s'installer au Canada (HENRY 2018). De même, la période de la prohibition aux États-Unis³ entraîne des mobilités importantes entre les deux pays et des trafics en tout genre, notamment d'alcool : cabarets, boîtes de jazz ou clubs de strip-tease se développent ainsi dans le *Red Light* de Montréal, qui devient « un refuge des plus grands musiciens de Harlem » et où une « multitude d'Américains [peuvent] ainsi, et pour un court répit, échapper aux affres de l'abstinence » (BOURASSA, LARRUE 1993, 110). Dans le contexte de lutte anticommuniste, ce sont encore quelque quarante et cinquante mille Étatsuniens, dont beaucoup d'intellectuels, qui viennent s'installer au Canada (DAVIS, 1988). La guerre du

1 UMR 5281 ART-Dev.

2 Les estimations varient de six mille à trente mille (WAYNE 1998).

3 L'acte de la prohibition a été voté le 16 janvier 1920 par le Congrès Américain et reste en vigueur jusqu'en 1933.

Vietnam conduit également *draft dodgers* et autres objecteurs de conscience à quitter les États-Unis pour échapper à la conscription et affirmer leur refus de la guerre. Si ces exemples historiques soulignent la représentation du Canada comme terre d'accueil en général, mais en particulier par rapport aux États-Unis, ce rapport est aujourd'hui encore au cœur d'œuvres de fiction, de documentaires ou d'articles de presse, avec parfois des effets de dénonciation, comme dans le film de Mickael Moore, *Bowling for Columbine*, quant à la législation étatsunienne sur les armes à feu.

Cet article souhaite interroger la mise en récit du Canada comme refuge dans la littérature étatsunienne à travers l'étude de trois romans : *Canada* de Richard Ford (2012), *Nœuds et dénouements* d'Annie Proulx (1993)⁴ et *Une prière pour Owen* de John Irving (1989). Nous entendons mener ce questionnement dans une démarche géographique attachée à lire les liens entre géographie et littérature (COLLOT, 2014 ; TISSIER, 1995), autour de deux grandes questions : comment la fiction produit et/ou révèle un imaginaire spatial, et comment elle rend compte d'une expérience de l'espace, comme celle du passage de la frontière et de l'apprentissage d'un autre espace (DESBOIS, GERVAIS-LAMBONY et MUSSET, 2016). Dans les trois œuvres, les protagonistes choisissent, pour des raisons différentes, de partir vivre au Canada et d'y rester de façon permanente. L'espace canadien, avec son climat rigoureux, ses grandes étendues inhabitées, ses petites villes ainsi que la longue traversée pour y parvenir, sont au cœur des récits d'Annie Proulx et de Richard Ford. Or, ces aspects participent pleinement de l'imaginaire étatsunien, fréquemment illustrés dans la fiction, à l'image de la petite ville comme dans le film *Fargo* de Joël et Ethan Cohen puis dans la série éponyme de Noah Hawley ou du thème du voyage à travers les États-Unis, sorte de fuite vers les grands espaces, dans les romans de Mark Twain, Jack Kerouac et plus récemment de Cheryl Strayed⁵. Nous montrerons ainsi comment « la fiction fait territoire », l'espace étant à la fois réel et imaginé selon les termes d'Edward Soja et comment « productrice d'imaginaire, [elle] imprègne aussi les lieux qui deviennent, dans les représentations, ce que l'œuvre en fait » (DESBOIS, GERVAIS-LAMBONY et MUSSET, 2016 : 235). L'expérience de la migration et de l'exil sera quant à elle appréhendée dans une démarche géocritique empruntant à la géographie humaniste (TUAN, 1976), analysant les sentiments des migrants devant cette terre d'accueil, à la fois refuge symbolisant un nouveau départ, mais aussi terre étrangère et parfois hostile. Cette approche géographique vise à montrer comment

4 Cette auteure étatsunienne a des parents d'origine canadienne.

5 Citons par exemple Twain Mark. 1884. *Les aventures de Huckleberry Finn*, Kerouac Jack. 1957. *Sur la route*, ou encore Strayed Cheryl. 2012. *Wild: From Lost to Found on the Pacific Crest Trail*, soit la longue randonnée de l'écrivaine sur le Pacific Crest Trail.

FUIR LES ÉTATS-UNIS POUR LE CANADA. LECTURES GÉOGRAPHIQUES D'UN
REFUGE LITTÉRAIRE AMÉRICAIN

le Canada, à travers les yeux de ces trois immigrés, constitue un miroir réfléchissant toutes les dérives et les aspects négatifs du pays qu'ils ont quitté et l'espace dans lequel, paradoxalement, peut aboutir leur rêve américain.

Nous verrons dans un premier temps les raisons de la fuite des trois héros au Canada devenu refuge, pays à la fois proche et différent qui permet de souligner les dysfonctionnements étatsuniens : la littérature de fiction s'affirme alors comme mise en lumière du réel. Nous nous intéresserons en second lieu à l'image du Canada comme frontière, ligne de démarcation, ailleurs et front pionnier, les représentations littéraires tant étatsuniennes que canadiennes venant informer, voire transformer le réel. Cet aspect littéraire imprègne fortement les représentations attachées au Canada. Enfin, nous analyserons le Canada vu et vécu par des Américains, avec le temps de l'installation et de la (re)construction de repères, la fiction venant révéler l'expérience de la migration dans ses diverses modalités.

Le Canada entre exil et refuge : fuir les États-Unis

Les raisons de la fuite : le Canada comme alternative

Dans aucun des trois romans, le Canada ne constitue un rêve, un imaginaire positif qui pousse les personnages à s'y installer : ce sont les événements aux États-Unis qui les conduisent à fuir leur pays. Pour des raisons différentes, les trois héros passent ainsi la frontière des États-Unis vers le Canada pour s'y installer durablement.

Le roman *Canada* se situe au début des années 1960 et le héros, Dell Parsons, 15 ans, doit quitter Great Falls dans le Montana après le braquage d'une banque par ses parents. Emmené à l'abri dans la province de la Saskatchewan par une collègue de sa mère, Mildred, se faisant passer pour sa tante, il s'installe chez Arthur Remlinger, qui a connu le même destin, ayant posé une bombe en 1945 dans la permanence d'un syndicat de Détroit et causé la mort du vice-président de ce syndicat. Richard Ford utilise le terme de « fugitif » pour qualifier Arthur, un « déçu des États-Unis » (262) et Dell en tant que professeur installé fait parfois croire à ses élèves qu'il est un « conscrit canadien ». Ces termes renvoient au contexte des migrations étatsuniennes vers le Canada lors de la guerre du Vietnam et de la conscription obligatoire (ANDREWS 2017).

Le narrateur d'*Une prière pour Owen*, John Wheelwright, fuit les États-Unis pour ces mêmes raisons : « plus de trente mille Canadiens servirent aussi au Vietnam. Et un nombre presque égal d'Américains vinrent au Canada pendant la guerre du Vietnam ; j'étais l'un d'entre eux et fus de ceux qui restèrent »

(IRVING, 115). En effet, environ soixante mille Américains partirent aux États-Unis afin de ne pas participer à la guerre du Vietnam (LACROIX, 1991). Mais John suit une voie particulière, n'étant ni déserteur ni objecteur de conscience : sa conscription est d'abord repoussée pour lui permettre de continuer ses études, puis son meilleur ami, Owen, lui sectionne l'index droit afin que l'armée le déclare inapte au combat et qu'il n'ait pas à fuir au Canada. Quelques années plus tard, en réaction à la mort d'Owen qui s'était enrôlé dans l'armée, John décide de quitter les États-Unis pour s'installer à Toronto et devenir Canadien. Comme le note Jessica Squires (2013), durant toute cette période, le Canada représente un refuge et un pays sanctuaire, ce qui a contribué au mythe d'un Canada comme pays plus pacifique que les États-Unis, et de nombreux romans canadiens contemporains ont participé à la diffusion de cette image du « peaceable kingdom » (HELMS, 2003 : 3). Les trajectoires de certains intellectuels des États-Unis au Canada, comme Jane Jacobs⁶ ou Chandler Davis⁷, témoignent tout autant de la construction d'une image du Canada épousant des positions pacifistes et rejetant la lutte anticommuniste qui sévit aux États-Unis. Ces départs – avec de nombreux allers et retours – sont synonymes de recherche de liberté, interrogent les jeux de miroirs et de co-construction entre Canada et États-Unis. Le narrateur d'*Une prière pour Owen* fait ainsi fréquemment des allers et retours entre les deux pays, notamment pour voir sa famille en Nouvelle-Angleterre.

Cette fuite au Canada se rapproche de certaines formes d'exil, impliquant une rupture par laquelle le sujet est contraint de s'éloigner de son lieu d'origine ou de résidence. Les deux héros ne choisissent d'ailleurs pas l'endroit où habiter au Canada : Dell est installé dans la Saskatchewan car la collègue de sa mère y connaissait quelqu'un et c'est également le hasard qui emmène John à Toronto :

j'aurai pu aboutir à Montréal, mais trop de gens s'y montrèrent vaches avec moi parce que je ne parlais pas le français. J'arrivai à Ottawa sous la pluie ; sans descendre de voiture, je poursuivis jusqu'à Toronto (IRVING, 645).

Dans le roman d'Annie Proulx, les États-Unis sont synonymes d'échec pour Quoye, ses deux filles, Bunny et Sunshine et leur tante : « Quel avenir lui restait-il à Mockingburg ? Le chômage, sa femme disparue, ses parents décédés »

6 Jane Jacobs a quitté New York pour Toronto en 1968 afin d'éviter à ses fils la conscription obligatoire (STEYAERT, 2012).

7 Ce dernier quitte les États-Unis pour Toronto en 1961, après son licenciement de l'Université Ann Arbor (Michigan) et son incarcération de six mois en lien avec son refus de coopérer avec un comité du *House Un-American Activities Committee* (Commission de la Chambre sur les activités anti-américaines).

(50). Mais le Canada et plus précisément Terre-Neuve, n'est plus seulement un hasard. Choisi pour de lointaines ascendances familiales, le Canada en vient à représenter une possible nouvelle vie : « Le ferry filait dans la houle vers Terre-Neuve, sa chance de prendre un nouveau départ » (50).

Les États-Unis, entre nostalgie, fascination et repoussoir

Les États-Unis demeurent toutefois présents dans les trois romans, en toile de fond, suscitant des représentations et sentiments ambigus, entre nostalgie, fascination et repoussoir. Dans le roman *Canada*, Dell Parsons tente d'avoir des nouvelles par la radio : « Je me demandais si je réussirais à capter une station du Dakota du Nord, qui n'était pas si loin, pour avoir des nouvelles du procès de mes parents » (328-29). Les moyens de communication de l'époque (radio, courrier et presse) permettent une mise à distance, une rupture entre les deux pays, ce qui ne se traduit plus dans les mêmes termes aujourd'hui.

John se dit à plusieurs reprises canadien, se forçant à acheter le *Globe and Mail* plutôt que le *New York Times*, habitude à laquelle il succombe régulièrement, n'y lisant que les pages concernant les États-Unis et notamment la politique, tant il reste nostalgique de son ancien pays :

Je vis au Canada, j'ai un passeport canadien, pourquoi perdre mon temps à me soucier du comportement des Américains, alors qu'ils ne s'en soucient pas eux-mêmes ? (496).

Les États-Unis sont vus en négatif, renvoyant au matérialisme et à la violence. Dans *Nœuds et dénouements*, Quoye reçoit une lettre d'un ami de Los Angeles, lui détaillant les différentes nouveautés dont il a fait l'acquisition. Les émeutes à Los Angeles sont également évoquées, ainsi que divers crimes et histoires de meurtres :

Un coude nonchalamment appuyé sur son bureau, il récrivait une histoire d'agression à Los Angeles que Nutbeem avait entendue à la radio. Un pauvre vieux déshabillé par des voyous dans un bar, abandonné les yeux bandés au milieu d'une autoroute. En sortant d'un hôpital où il avait rendu visite à un parent, l'homme était rentré dans un bar pour boire un verre de bière, quand cinq types au crâne peint en bleu s'étaient jetés sur lui. D'après Tert Card, ça en disait long sur le mode de vie américain. Le genre de récit qu'appréciaient les lecteurs de *L'Eider cancanneur*, la folie qui régnait ailleurs. (165)

MARIE-LAURE POULOT

Dans *Une prière pour Owen*, John ressent un profond désenchantement par rapport au rêve américain et aux orientations politiques des États-Unis :

Qui peut pardonner aux États-Unis ? Qui peut leur pardonner le Vietnam, leur conduite au Nicaragua, leur contribution énorme et constante à la prolifération de l'arme nucléaire ? (259).

En parallèle, la comparaison apparaît toujours nécessaire, les États-Unis pouvant même susciter une pointe d'envie, notamment chez les Terre-Neuviens qui, pendant les mois d'hiver, rêvent de la Floride avec « les odeurs d'été brûlant, de crème solaire » et « leurs oranges » (342-3). Si cette pratique de mobilité des Terre-Neuviens est présente dans sa forme littéraire, elle caractérise aussi les Québécois, ces derniers partant également en Floride passer l'hiver dans certains campings, et créant des microcosmes québécois, appelés « Floribec » ou « Petit Québec » dans la région de Fort Lauderdale-Hollywood (GILBERT et al. 2011). La littérature de fiction, si elle agit comme révélateur de la réalité, construit également un imaginaire qui, à son tour, marque les représentations sur le Canada.

Le Canada comme frontière : *border, boundary et frontier*

Alors que de nombreux romans canadiens évoquent les villes ou des quartiers urbains, les trois romans étatsuniens se focalisent plutôt sur les grands espaces, les aléas du climat, et les toponymes particuliers au Canada : il s'agit clairement de souligner l'étrangeté du pays d'accueil et ses différences avec les États-Unis que les héros ont quittés. Ces grands espaces, largement représentés dans l'imaginaire étatsunien et canadien, ponctués de petites villes et leur *Main Street*, renvoient pour une bonne part au mythe de la frontière et de la conquête de l'Ouest⁸. La figure de la frontière se retrouve ainsi dans les trois romans, sous ses différentes formes, comme une ligne séparant juridiquement deux États, comme une zone et comme un front (FOUCHER 1991), soit sous ses trois significations en anglais : *border, boundary et frontier*.

La frontière comme ligne de passage

La frontière séparant les États-Unis et le Canada est traditionnellement qualifiée de « plus longue frontière pacifique du monde » (MOUMANEIX 2012, 22) et est longtemps restée peu matérialisée. Dans *Une prière pour Owen* : « Le poste frontière n'était qu'une cabane ; la barrière semblait aussi fragile et banale

8 Le mythe historique de la frontière aux États-Unis désigne une ligne marquant la zone limite de l'implantation des populations d'origine européenne dans le contexte de la conquête de l'Ouest. Cet « esprit de la frontière » a modelé la société américaine (TURNER 1893). Ce mythe a également été utilisé pour analyser le peuplement et le rapport à la *wilderness* au Canada jusque dans les années 1970, époque où son application canadienne a été critiquée et nuancée (GLON 2006).

FUIR LES ÉTATS-UNIS POUR LE CANADA. LECTURES GÉOGRAPHIQUES D'UN
REFUGE LITTÉRAIRE AMÉRICAIN

qu'un passage à niveau » (554). Une « cabane » est également évoquée dans *Canada* et surtout sa signalétique : « VOUS ENTREZ AU CANADA. POSTE FRONTALIER DE WILLOW CREEK, SASKATCHEWAN » (259). Cette ligne qui symbolise « deux gestes : entrer et sortir » suscite chez Dell une envie de traverser : « Je voulais la passer, cette frontière. Ça m'exaltait, j'avais peur qu'on nous en empêche » (259).

Les formules romanesques illustrent l'ambivalence de la frontière, qui sépare et met en contact, la ligne de séparation étant aussi un passage que l'on peut facilement traverser : la barrière est ouverte et l'officier des douanes canadiennes laisse John entrer « sans plus de formalités » (IRVING, 645). Cette libre circulation des années 1960-1970 a été remise en cause ces dernières années, notamment après le 11 septembre 2001 (KONRAD, NICOL 2004), comme le souligne le roman de Richard Ford (472).

Surtout, l'accès à cette frontière se fait dans les trois romans après un long voyage. Dans *Canada*, le trajet se déroule en voiture quand dans *Nœuds et dénouements*, il combine voiture, ferry et à nouveau la voiture, ce qui met l'emphasis sur la longueur du trajet :

Deux mille cinq cents kilomètres à travers les États de New York et du Vermont, remontant en diagonale par les forêts mutilées du Maine. À travers le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse par des routes à trois voies, avec quelques incidents sur la voie du milieu, qui effrayent la tante. À North Sydney, des assiettes de poisson gras au dîner, sans que personne y trouvât à redire, et dans le petit matin coupant, le ferry pour Port-aux-Basques. Enfin. (54).

Pourtant, en dépit de ce long voyage, les héros ont une sensation de proximité car la frontière ne semble pas séparer deux espaces différents : les paysages sont les mêmes et il n'y a « presque rien à voir [...] rien que des kilomètres de forêts » (IRVING, 554) et les « hauts sapins de part et d'autre ne présentaient pas la moindre différence, quelle que fût leur nationalité » (IRVING, 555). Ainsi,

[I]a highway qui pénétrait au Canada traversait d'autres terres cultivées, infinies, en rien différents à mes yeux de celles d'avant la frontière, avec encore des habitations, des granges, des éoliennes et des signes de présence humaine. [...] Les villes que nous avons traversées, malgré tout, Govenlock, Consul, Ravencrag, Robsart, ressemblaient à n'importe quelle ville du Montana (FORD, 260).

Ainsi que l'exprime la mère de Dell qui n'est pourtant jamais venue au Canada, « ça ressemble tellement aux États-Unis, apparemment. Ce qui est une bonne chose » (FORD, 286) car on peut s'y fondre, passer inaperçu et se retrouver. Mais si ressemblance et proximité sont bien réelles, les héros savent qu'ils arrivent ailleurs : « Là-bas, c'était le Canada. Impossible à différencier. Même ciel, même lumière, même air. Mais autre » (FORD, 258). Cet autre est difficile à caractériser car :

Nous ne savons pas établir des nuances assez fines, voyez-vous, entre des choses qui sont pareilles en apparence, mais différentes en réalité. Il faut toujours les établir. (286)

La frontière comme ailleurs

« La limite est [...] fondatrice de la différence ; elle accompagne tous les grands mythes et toutes les cosmogonies » (RAFFESTIN 1986, 4). Et de fait, les trois romans s'attachent à montrer les différences dans un jeu de regard avec les caractéristiques étatsuniennes. Mildred, la femme qui emmène Dell Parsons de l'autre côté de la frontière, lui explique ainsi :

que le Canada avait ses propres Indiens, qu'il avait plutôt mieux traités que nous les nôtres, et qu'il était plus grand que les États-Unis, mais aux trois quarts inhabité, inhospitalier et couvert de glace une bonne partie de l'année (FORD, 261).

Les éléments retenus puisent le plus souvent dans les représentations attachées au Canada : en effet la violence contre les Autochtones a été tout aussi réelle au Canada (GLON, 2006) et les températures ne diffèrent guère entre Canada et États du nord des États-Unis. Les archétypes retenus concourent à la construction d'une image rude et inhospitalière et le roman d'Annie Proulx n'échappe à la règle car, comme l'évoque la tante, « c'était un pays rude » (57) où l'on se perd. En dépit d'une carte susceptible de les guider avec une « ligne en pointillé », Quoye et sa famille ont toutes les difficultés du monde à retrouver l'ancienne maison familiale : « ils ratèrent le croisement, continuèrent jusqu'à un poste d'essence » (61), puis « [t]rois allers et retours avant de repérer une piste ravinée qui disparaissait à l'horizon » (62), avant de passer la nuit sur la route, faute de pouvoir se diriger dans le noir. Cette perte de repère est également le lot de Dell dans le roman de Richard Ford lorsqu'il a passé la frontière : « plus aucun point de repère [...] Il y avait de quoi se perdre, ou perdre la raison, puisque le centre était partout, et que tout point pouvait faire centre » (FORD, 262). Quant au narrateur d'*Une prière pour Owen*, pendant longtemps il continue de se perdre dans Toronto.

FUIR LES ÉTATS-UNIS POUR LE CANADA. LECTURES GÉOGRAPHIQUES D'UN
REFUGE LITTÉRAIRE AMÉRICAIN

La toponymie participe de cette perte de repère et de sens ; malgré la proximité de la langue, elle évoque l'inconnu pour les héros américains, l'incongru voire l'agressivité, comme le souligne Dell :

Mais je me disais que si on grandissait dans une ville qui portait un nom aussi bizarre que ceux-là – comme l'était aussi le nom Saskatchewan, d'ailleurs, que j'avais rarement entendu prononcer jusque là –, un sentiment d'étrangeté devait vous coller à la peau. (FORD, 260).

Fort Royal, dans le Saskatchewan ! Le nom avait une consonance étrangère, et hostile parce que étrangère (263).

Nommer, c'est connaître pour pouvoir s'approprier : « le nom est l'un des attributs du territoire : il le désigne, le situe et devrait même qualifier ou symboliser sa substance, voire son essence » (GIRAUT, HOUSSAY-HOLZSCHUCH, GUYOT 2008 : 98). Le jeu sur la toponymie vient ainsi confirmer l'écart entre les deux pays et les difficultés d'appropriation. Le roman d'Annie Proulx multiplie ainsi les noms de lieux fantaisistes pour décrire la région où s'installent Quoyle et sa famille : entre Anse-du-Naufrage, Patte-de-Grappin, Port-de-l'Angoisse, l'Anse-du-Sac-à-Farine et Cap Quoyle, ou baie du Balourd. Et lorsque le héros travaille dans un journal local, il continue de recourir à des noms de lieux d'une étrangeté totale :

J'ai aussi « Un jeune sur le sentier du crime ». A volé une bicyclette dans Tout-Espoir-Perdu, pédale quinze kilomètres jusqu'à Mauvais-Sort, là il vole une motocyclette et arrive à Plus-Jamais. Mais le gosse était ambitieux. Abandonne la moto et vole une voiture. Fiche la voiture dans la mer et nage jusqu'à Joie-du-Matin. Où deux types de la police montée s'étaient arrêtés par hasard en voiture, pour manger des beignets. (398-9)

S'il est un ailleurs, le Canada est un ailleurs étrange et plutôt inhospitalier pour les êtres humains. Il permet toutefois de nouer des relations fortes avec les éléments naturels ; en ce sens, il se rapproche de la frontière comme marche ou comme front. « La zone frontière (marche ou frange pionnière) révèle une société en mouvement, plus ou moins marginale, agressive à l'endroit des êtres et des choses, conquérante, souvent, sur la défensive, parfois » (RAFFESTIN 1986, 6).

La frontière comme front : froid et immensité

L'arrivée au Canada signifie pour les héros un paysage de grands espaces et de petits villages, quand les grandes villes sont peu présentes, voire absentes, excepté dans le roman de John Irving. Mais même dans ce dernier, la ville de Toronto ramène paradoxalement le narrateur à la petite ville de son enfance : « Toronto n'est pas joli, mais sous la neige, Toronto ressemble à Gravesend... » (IRVING, 110). Pour le reste, les images d'immensité l'emportent. Ainsi, le lac Ontario est comparé à l'Atlantique : « comme je craignais que la vision de l'Atlantique ne me manque [...], celle d'un lac presque aussi grand en apparence m'attira » (IRVING, 645). En outre, les conversations avec les collègues et amis tournent autour du temps et de la nature, comme les oiseaux migrateurs ou la faune présente à Georgian Bay. Si le narrateur se moque de certaines idées reçues sur le Canada – on irait simplement pour y « couper des arbres » (634) – il en reprend bon nombre à son compte : « Les prétendus grands espaces sont tellement plus vastes et plus beaux au Canada qu'autrefois au New Hampshire ! » (476).

Dans les deux autres romans, ceux d'Annie Proulx et de Richard Ford, l'idée de la *wilderness*, en tant que représentation de la nature sauvage et inhabitée, est présente en filigrane. Cette dernière est ambivalente, entre émerveillement et crainte, le Canada étant resté longtemps marqué par une vision plus négative que les États-Unis (GLON 2006). Ces grands espaces inhabités sont décrits comme des espaces à prendre ou à exploiter par les hommes et de tels accents ne sont pas sans rappeler le mythe de la conquête de l'Ouest, si présent dans l'imaginaire étatsunien, le Canada offrant encore des possibles quand il n'y en a plus aux États-Unis. En ce sens, ces territoires s'apparentent à des fronts pionniers à conquérir. Quoye explore ainsi le Cap un dimanche après-midi :

[II] grimpa dans la bruyère qui recouvrait le talus comme une perruque desséchée. La roche ravinée. Suivit des sentiers de caribou jusqu'en haut de la langue de granit qui s'avancait dans la mer. À sa droite le cercle bleu de la baie du Balourd, sur sa gauche la côte aride se déroulant sur des kilomètres jusqu'à Port-Crachin. Devant lui l'Atlantique à l'infini (296).

Mais ces espaces du possible sont pourtant déjà marqués par les difficultés, notamment industrielles et économiques. La pêche ne fait plus vivre : l'Anse-du-Naufrage est désertée ; de nombreux Terre-Neuviens ont migré dans d'autres provinces canadiennes et l'île de Terre-Neuve peine à survivre et se déchire sur la question du pétrole dans *Nœuds et dénouements*. Dans *Canada*, la description de Partreau, à quelques kilomètres de Fort Royal où réside Dell, évoque tout autant l'abandon : les rues sont en ruines avec leurs « maisons vides

FUIR LES ÉTATS-UNIS POUR LE CANADA. LECTURES GÉOGRAPHIQUES D'UN
REFUGE LITTÉRAIRE AMÉRICAIN

et sinistrées » (302), « le silo était vide depuis longtemps » (304), les commerces sont désaffectés, au point que Dell pense visiter « un musée de la défaite, celle d'une civilisation balayée de la carte pour prospérer ailleurs – ou peut-être nulle part » (302).

Enfin, le froid est une constante sans cesse reprise dans les trois romans, souligné comme une des caractéristiques fortes du pays. Le narrateur d'*Une prière pour Owen* évoque la météo à Toronto à partir de la neige et de la pluie du « climat canadien » (204) : « je considérerais le Canada comme une sorte de province américaine, un peu plus au nord, un peu plus froide » (511). Surtout les écarts ou les excès de températures reviennent sans cesse : dans *Nœuds et dénouements*, l'hiver est décrit longuement, avec ses épisodes de tempêtes – au point que la maison familiale est finalement emportée par les vents – ainsi que les difficultés de traversée et de circulation quand les eaux sont englacées ou la route enneigée :

le temps s'était mis au grand froid sans vent. Des gâteaux de glaces flottantes se soudaient entre eux par plaques, la couche verte et grumeleuse s'épaississait, une banquise s'accrochait au rivage, amarrant la mer à la terre (379)

Il en est de même dans *Canada*, où « se substituait au temps du calendrier, jour après jour, le temps du baromètre » (FORD, 317), si bien que le passage des saisons et l'arrivée du froid rythment les descriptions :

Il se peut qu'être un enfant de la ville (en ville c'est le temps qui passe qui compte le plus) transplanté du jour au lendemain dans un lieu désert inconnu, parmi des gens dont je ne savais pas grand-chose, m'ait assujéti davantage aux forces naturelles qui se faisaient l'écho de mon vécu intime et me le rendaient plus tolérable. Par rapport à ces forces – Terre qui tourne, Soleil qui traverse le ciel plus bas dans sa course, vents gonflés de pluie, arrivée des oies –, le temps du calendrier, invention humaine, passe à l'arrière-plan, et c'est bien ainsi (319)

Les trois romans soulignent ainsi l'importance de ces « forces naturelles » (FORD, 319), comme si elles étaient plus fortes et plus proches au Canada qu'aux États-Unis. Dans ce contexte, la frontière est aussi vécue comme un retour à la *wilderness*, à tout le moins la possibilité d'être plus proche de cette image de la nature qu'aux États-Unis.

Dans cette logique, le Canada est donc envisagé comme front avec une phase de conquête qui renvoie au temps long de l'installation, celle d'« une

période relativement instable et à la découverte d'un espace assez flou dont l'appropriation n'est pas forcément aisée » (GUYOT, 2012 : 308). Après l'exploration ou la découverte, a lieu une phase de maturation, au cours de laquelle le Canada s'affirme comme territoire du quotidien. « C'est bien parce que les limites sont vécues qu'elles participent de la territorialité » (RAFFESTIN 1980, 153), une territorialité canadienne qui oscille entre découverte, appartenance et contre-miroir des États-Unis.

Le Canada comme espace vécu : territorialisations et appartenances

Si les romans s'attachent surtout au départ et à l'installation, ils racontent aussi l'apprentissage de la vie au Canada, soit le temps long de l'appropriation du nouveau pays. Le passage de la frontière, même si elle ne fait « aucune impression », permet à chacun de devenir « quelqu'un d'autre au cours de l'opération » (FORD, 301). Leitmotiv dans la littérature américaine, cette fonction de transformation induite par la mobilité, le voyage ou la traversée se retrouve dans les trois romans. Ce n'est pas tant la différence ou la proximité entre le Canada et les États-Unis, mais le mélange des deux qui attire et fait évoluer les personnages : « À la limite, sa similitude avec les États-Unis rendait son exotisme plus profond, et il m'attirait, ce lieu » (FORD, 297). Selon les romans, l'appropriation du Canada se fait différemment, mais tous réalisent ici ce qu'ils n'ont pu faire là-bas, aux États-Unis.

Habiter Terre-Neuve : une territorialisation dans l'effort et le long terme dans Nœuds et dénouements

Les débuts à Terre-Neuve sont très difficiles pour Quoyale, à qui un de ses collègues assène : « Ohé, Quoyale, tu ne vas pas te mettre à pleurnicher devant nous, j'espère ? Tu ne vas pas repartir dare-dare aux États-Unis, n'est-ce pas ? » (107). Dans ce « pays de pirates et de naufrageurs » (249), le héros Quoyale se décourage à plusieurs moments :

La route jusqu'au cap est une horreur, et il n'y a rien à louer à Patte-de-Grapin. Je ne sais pas ce que nous allons devenir. Je préférerais repartir aux États-Unis plutôt que d'acheter un bateau (112).

La région est aussi vue négativement par les gens de passage :

Dans ce bled ? Sur la côte la plus désolée et la plus misérable de la planète ? Rien au monde ne m'y traînerait. J'aimerais mieux naviguer en péniche dans les quarantièmes rugissants au large de Terre de Feu. [...] Comment peut-on vivre dans ce bled (PROULX, 176)

FUIR LES ÉTATS-UNIS POUR LE CANADA. LECTURES GÉOGRAPHIQUES D'UN
REFUGE LITTÉRAIRE AMÉRICAIN

L'appropriation des lieux se construit néanmoins sur le temps long et appelle différentes tactiques : s'installer, explorer, connaître l'histoire des lieux et des habitants. Comme le dit la tante, il convient d'abord de se donner les moyens de la mobilité pour maîtriser le territoire : « C'est indispensable. Il faut avoir un pick-up dans ce pays. Tu as un bateau, j'ai un pick-up. La route est réparée et l'apponnement construit. » (147). Peu à peu, à mesure que les conditions de vie s'améliorent et après avoir surmonté nombre de difficultés, Quoyly s'imaginer vieillir ici, il

se promet de revenir avec une hache et une scie, de poser des marches de bois aux endroits les plus raides, de construire une passerelle au-dessus des passages envahis par l'humidité, la mousse et le sable – un rêve de chemin pour descendre à la mer. Un bout de terre qui lui appartiendrait (155).

Terre-Neuve devient alors territoire pour Quoyly, permettant sa double inscription : horizontale dans la société – par ses relations avec les autres – et verticale dans le monde – par sa mise en relation avec la terre et le ciel (GERVAIS-LAMBONY, 2003). Une façon d'habiter le territoire se dessine, avec la mise en adéquation d'une portion d'espace et d'un discours identitaire sur ce même espace, soit un geste d'appropriation et de reconnaissance. C'est tout le sens du récit d'un des habitants de l'île qui évoque un livre dont le dernier chapitre traite de l'activité volcanique à Terre-neuve :

C'était la première fois qu'on voyait le mot Terre-Neuve dans un livre. Nous n'en revenions pas – une vraie révolution intellectuelle. Que *cet endroit* soit dans un livre (PROULX, 246).

Même si c'est un bout de terre reculé et inhospitalier, Terre-Neuve s'affirme comme territoire pour Quoyly qui peut y vivre au quotidien avec les autres habitants : il est même qualifié de « véritable indigène » pour son goût de la mortadelle frite (353). Reste que ses origines terre-neuviennes en font un cas particulier par rapport aux deux autres héros romanesques : son installation est décrite comme une assimilation après un retour aux sources alors que les deux autres héros développent une appartenance double.

Des espaces d'appartenances multiples dans Canada et Une prière pour Owen

Ces derniers, comme Quoye, doivent sans cesse confronter leurs représentations sur le Canada à celles des autres Américains et Canadiens qu'ils rencontrent et se justifier d'être là. Si John dans *Une prière pour Owen* est installé à Toronto et détient la preuve administrative de sa nationalité canadienne, ses collègues ne cessent de le renvoyer à son appartenance étatsunienne et lui reprochent de ne se focaliser que sur les États-Unis :

Quand vous vitupérez les États-Unis, ils voudraient que vous soyez un peu plus canadien ! [...] Si vous avez choisi de vivre au Canada, occupez-vous davantage du Canada. Pourquoi vous intéressez-vous aussi peu à nous ? (258)

Son rapport aux États-Unis est complexe : il rejette les orientations étatsuniennes, mais ne se reconnaît ni dans l'AMEX (L'Union des exilés d'Amérique) ni dans les *Students for a Democratic Society* (SDS), organisations créées pour les émigrés américains au Canada dans le contexte du refus de la guerre du Vietnam.

Dans *Canada*, Dell oscille également toujours entre appartenance canadienne et appartenance américaine, en dépit de son installation ancienne :

Il est entendu de longue date que je suis américain, moi qui ai pourtant été naturalisé voici trente-cinq ans et qui possède un passeport canadien. Moi qui ai épousé une Canadienne qui sortait de l'université du Manitoba, il y a des décennies. Moi qui suis propriétaire de ma maison de Monmouth Street, à Windsor, dans l'Ontario. [...] Mes collègues n'abordent qu'avec tact la question de mon américanité abandonnée (470)

D'ailleurs, Dell est conscient de cette distorsion de son être et, certains jours, il part du côté de Détroit, mais sans jamais aller plus loin, sans plus se rapprocher des lieux qui l'ont vu naître. Ces allers et retours et sa double appartenance lui font dépasser les clichés sur les Canadiens et sur les Américains, qui sont tour à tour repris et détournés. Ainsi, selon Dell, « les Canadiens se perçoivent comme naturellement tolérants, compréhensifs, portés à l'ouverture » (471), en écho à ce que lui disait Florence La Blanc, une Canadienne peintre et compagne d'Arthur Remlinger lorsqu'il était jeune dans la Saskatchewan :

Nous autres Canadiens voulons toujours que tout le monde se plaise ici. Et nous apprécie, nous, en particulier. [...] Oui, mais. Quand vous nous

FUIR LES ÉTATS-UNIS POUR LE CANADA. LECTURES GÉOGRAPHIQUES D'UN
REFUGE LITTÉRAIRE AMÉRICAIN

appréciez, on se met à douter que ce soit pour de bonnes raisons. Ça doit être tout à fait différent, aux États-Unis. J'ai dans l'idée que tout le monde s'en fiche là-bas. Enfin pour ce que j'en sais... Faire les choses pour de bonnes raisons, c'est l'esprit du Canada. (352-3)

John Irving évoque les mêmes clichés, comme la tolérance, le calme et la politesse des Canadiens. Mais parallèlement, il se moque des représentations des États-Uniens sur le Canada lorsqu'il évoque une New-Yorkaise recherchant un lieu plus moral et sûr, rempli de « valeurs et vertus d'une civilisation plus saine et plus sûre » (597), mais qui le méprise en même temps :

Entre nous, me chuchota-t-elle, qu'est-ce qu'une personne évoluée peut bien faire ici ?

Elle voulait parler de Toronto dans son ensemble, du Canada en bloc... de tout ce pays de sauvage, en un mot. (597)

Leur double appartenance leur permet ainsi de jouer des stéréotypes des deux côtés et de dépasser finalement une identification simple à l'un ou l'autre pays.

Le Canada comme possible espace de réalisation du rêve américain ?

Comme l'écrit Jennifer Andrews à propos du roman de Richard Ford:

Canada offers a timely example of how contemporary American fiction can be read as both challenging and reinforcing American constructions of Canada as a site of virtuousness and, in doing so, paradoxically ensures the sanctity of the American Dream. (2017, 41)

La notion de rêve américain repose sur l'idée que les libertés garanties par la Déclaration d'Indépendance – égalité, liberté et poursuite du bonheur – soient soutenues par les États-Unis afin que tous y trouvent prospérité et succès dans des logiques de mobilité sociale (McCARTHY 2013). Cette promesse de l'*American Dream* qui est à la source de nombreuses migrations vers les États-Unis se trouve interrogée dans les trois romans qui développent des mobilités contraires.

Le Canada ne constitue pas un rêve chez John qui préférerait rester aux États-Unis. Quand Owen lui demande s'il est prêt à « PASSER LE RESTE DE [SA] VIE EN EXIL, À RUMINER CE QUE [SON] PAYS [LUI] A FAIT⁹ »,

⁹ Les paroles d'Owen sont toujours rapportées en majuscule dans le roman pour souligner sa voix particulière, une voix reconnaissable entre toutes et qui marque tous les personnages. « Ses cordes

John répond que « présenté de cette façon, non » (570). Il n'y part qu'après la mort d'Owen, en réaction à la perte et contre l'orientation politique des États-Unis. Il suit en ce sens les conseils de son ami qui lui a toujours présenté le Canada comme un espace des possibles : « JOHN DEVRAIT PARTIR POUR LE CANADA. JE SUIS SÛR QUE C'EST UN PAYS OU IL FAIT BON VIVRE... NOTRE PAYS EST MORALEMENT EXSANGUE » (631).

À l'inverse, le Canada offre une possibilité de nouveau départ pour Dell, comme lui écrit sa mère : « Vous aurez une chance, ensemble, au Canada, vous n'y porterez plus les stigmates de votre père et de votre mère » (285). Comme lui explique plus tard Florence La Blanc, qui imagine envoyer Dell dans une école à Winnipeg :

Le Canada, c'était mieux que les États-Unis, disait-elle, et tout le monde le savait – sauf les Américains. On trouvait au Canada tout ce qu'on trouvait aux États-Unis, sauf que ça ne rendait personne fou. Il était possible d'être normal au Canada, et le Canada serait heureux de m'accueillir (390).

Pour Quoye également, Terre-Neuve est le lieu de l'espoir et des possibles : « Le sentiment d'une pureté nouvelle, d'un fragile équilibre entre les événements l'envahit. Tout, tout semblait porteur de présages » (280). Le personnage tisse des liens avec les autres habitants et découvre le bonheur dans le sens où « il se peut parfois qu'un amour existe sans chagrin ni souffrance » (466).

Chacun des trois personnages développe d'ailleurs une carrière professionnelle positive au Canada : John devient professeur à la Bishop Strachan School ; Quoye passe de gratte-papier à rédacteur en chef du journal local, *L'Eider cancanneur* ; et Dell est enseignant au Walkerville Collegiate Institute. Ils trouvent chacun une certaine satisfaction dans leur travail et Quoye en témoigne par ses mots : « Il avait trente-six ans et c'était la première fois qu'on le félicitait pour son travail » (209).

Au final, le rêve américain se réalise avec l'installation définitive des héros au Canada, si bien que Dell dans *Canada* en vient à ressentir « quelque chose qui s'apaise lorsqu'[il] rentre » au Canada (472). Quand ses collègues lui demandent s'il a « envie de retourner » là-bas, il répond que « non, pas du tout » (470) :

vocales ne s'étaient pas totalement développées, à moins que sa voix n'eût été abîmée par la poussière de roche. [...] Pour se faire entendre, Owen était obligé de crier, d'une voix nasale » (13).

FUIR LES ÉTATS-UNIS POUR LE CANADA. LECTURES GÉOGRAPHIQUES D'UN
REFUGE LITTÉRAIRE AMÉRICAIN

Ma métaphore centre est toujours le franchissement d'une frontière ; l'adaptation, le passage progressif d'un mode de vie inopérant à un autre, fonctionnel celui-là. Il s'agit parfois aussi d'une frontière qui, franchise, ne se repasse pas (469).

Annie Proulx souligne de même cette nécessité du non-retour pour Quoye et sa famille :

Quoye non plus n'avait pas l'intention d'y retourner. Si la vie était un arc de lumière, qui débutait dans les ténèbres, finissait dans les ténèbres, la première partie de la sienne s'était déroulée sans éclat particulier. Ici, il lui semblait qu'une lentille polarisante donnait de la profondeur et de l'intensité à tout ce qu'il regardait. (339)

Enfin, John, malgré une nostalgie teintée de regret et de colère envers les États-Unis, répond à son père qui le presse de rentrer « à la maison » (589) que « même l'insidieuse nostalgie qui dégage le 80 Front Street ne pourrait [l]'inciter à rentrer aux États-Unis » (588). On mesure la complexité des sentiments de ces installés où « le départ au Canada ne constitue pas vraiment une panacée. La plupart des « draft-dodgers » ont la nostalgie de leur pays d'origine et ils savent que leur retour est problématique puisque l'amnistie n'est pas concevable » (LACROIX, 1991).

Quoye est au final le seul à être accepté et intégré dans la communauté au point de devenir un de ses membres importants : si ses origines terre-neuviennes jouent en sa faveur, il a dû toutefois les dépasser puisque ses ancêtres avaient très mauvaise réputation. Pour les deux autres, leur intégration signifie aussi d'incessants allers et retours entre les deux pays, des confrontations aux représentations et perceptions de l'extérieur, cet extérieur étant tantôt les États-Unis tantôt le Canada. Tous projettent en tout cas sur le Canada leur idée d'un certain rêve américain, qu'ils ne pouvaient réaliser aux États-Unis.

Conclusion

Les trois romans proposent une certaine représentation du Canada, entre pays refuge, frontière et front à conquérir, et espace du quotidien. « La frontière qui sépare ces deux pays n'a pas la même signification pour les Américains et les Canadiens. Cette limite politique préserve l'identité et la souveraineté canadienne de son puissant et unique voisin continental » (KONRAD et NICOL, 2004; BEHIELS et STUART, 2010, cité in MOUMANEIX 2012, 23). Cette frontière qui représente le Canada suscite toutefois de multiples appartenances. « Régulante, la limite articule, joint et/ou disjoint. Elle agit à la manière d'un

commutateur qui ouvre ou ferme, permet ou interdit » (RAFFESTIN 1986, 19). Le Canada devient ainsi une allégorie, une métaphore, dans le sens où ce n'est sans doute pas le Canada en lui-même qui est représenté, mais un Canada qui vient compenser la perte des États-Unis, l'exil, la perte des droits et des libertés dans un jeu autour de la frontière. Ce sont en outre des archétypes géographiques qui sont convoqués pour décrire le Canada : la frontière, l'immensité des espaces, la nature, les données climatiques, autant de thématiques chères aux études géographiques, comme le soulignent les écrits de Louis-Edmond Hamelin sur la nordicité canadienne (1980). C'est à la fois le Canada comme métaphore de la fuite hors des États-Unis qui est évoqué, comme le souligne le titre du roman de Richard Ford, mais aussi certaines provinces et villes comme métonymies du pays dans son ensemble. En effet, la géographie du Canada dessinée dans les romans est tronquée (Saskatchewan, Manitoba, Terre-Neuve, Toronto) mais elle permet de souligner des différences internes qui viennent faire exploser l'unité canadienne vue de l'extérieur. Le roman de Richard Ford ne craint d'ailleurs pas d'évoquer que les Canadiens ne sauraient pas se situer hors de leur province. Quant à la province de Terre-Neuve du roman d'Annie Proulx, elle figure une situation limite tant cette province est particulière au Canada, parfois moquée des Canadiens eux-mêmes qui caricaturent ses habitants – les Newfies – en tant que benêts ; elle est également la dernière province à intégrer la confédération canadienne, ce choix étant raillé dans le roman à plusieurs reprises.

Cette construction narrative du Canada comme refuge trouve des traductions contemporaines dans les statuts adoptés dans les années 2010 par certaines villes canadiennes (de Toronto dès 2013 à Montréal en 2017). Ces villes s'affirment en effet « ville refuge » ou « ville sanctuaire » afin de protéger les immigrants sans-papiers des risques de déportation. Cette notion réinterroge le concept de cosmopolitisme construit sur la citoyenneté locale et l'hospitalité, des aspects évoqués dans les trois romans au même titre que l'intégration-adaptation des héros. Ces représentations jouent sur un positionnement de résistance anti-américaniste même si les modèles utilisés sont autant américains que canadiens (le mouvement des villes refuges a été créé aux États-Unis dans les années 1980) et dessinent une géographie canadienne ambiguë, faite de lieux et réseaux, entre image des grands espaces et rôles des villes, entre espace des possibles et choix par défaut.

FUIR LES ÉTATS-UNIS POUR LE CANADA. LECTURES GÉOGRAPHIQUES D'UN
REFUGE LITTÉRAIRE AMÉRICAIN

Œuvres étudiées

FORD, Richard. 2014. *Canada*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Josée Kanoun. Paris : éditions du Seuil. (2012. *Canada*. New York: HarperCollins).

IRVING, John. 1995. *Une prière pour Owen*. Traduit de l'américain par Michel Lebrun. Paris : éditions du Seuil. (1989. *A Prayer for Owen Meany*. New York: William Morrow).

PROULX, Annie. 2005. *Nœuds et dénouements*. Traduit de l'anglais par Anne Damour. Paris : Grasset, les Cahiers rouges. (1993. *The Shipping News*. New York: HarperCollins)

Bibliographie

ANDREWS, Jennifer. 2017. "Escape to Canada: Richard Ford's Fugitive Novel." *Canadian Review of American Studies/Revue canadienne d'études américaines*, 48, n°1: 38-49.

BEHIELS Michael D. and STUART Reginald C. 2010. *Transnationalism. Canada-United States History into the 21st century*. Montréal: McGill-Queen's University Press.

BOURASSA, André-Gilles et LARRUE, Jean-Marc. 1993. Les nuits de la « Main ». Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991). Montréal : VLB éditeur.

COLLOT, Michel. 2014. *Pour une géographie littéraire*. Paris : Editions Corti.

DAVIS Chandler. 1988. "The Purge". In *A Century of Mathematics in America*, 413-428. Providence: American Mathematical Society.

DESBOIS, Henri, Philippe GERVAIS-LAMBONY et Alain MUSSET. 2016. « Géographie : la fiction « au cœur » » *Annales de Géographie* 709-710 : 235-245.

GERVAIS-LAMBONY Philippe. 2003. *Territoires citadins : Quatre villes africaines*. Paris : Belin.

GILBERT Anne, André LANGLOIS et Rémy TREMBLAY. 2011. « Habiter Floribec : voisinage et communauté. » *International Journal of Canadian Studies* 44: 75-89.

MARIE-LAURE POULOT

GIRAUT Frédéric, Myriam HOUSSAY-HOLZSCHUCH et Sylvain GUYOT. 2008. « Au nom des territoires ! Enjeux géographiques de la toponymie », *L'espace géographique* 2 : 97-105.

GLON Eric. 2006. « Wilderness et forêts au Canada. Quelques aspects d'une relation homme/nature très ambivalente ». *Annales de géographie* 649 : 239-258.

GUYOT Sylvain. 2012. « L'émergence d'un Front Touristique Transfrontalier dans les Andes Centrales (Triple Frontière : Argentine, Bolivie et Chili) ». *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies* 11, no. 2 : 304-334.

HAMELIN Louis-Edmond. 1980. *Nordicité canadienne*. Montréal : Cahiers du Québec-éditeurs Hurtubise.

HELMS Gabriele. 2003. "Dialogism, Cultural Narratology, and Contemporary Canadian Novels: What's the Point?" In *Challenging Canada : Dialogism and Narrative Techniques in Canadian Novels*, 3-18. Montreal & Kingston: McGill-Queen's University Press.

HENRY, Natasha L. 2018. « Chemin de fer clandestin ». *The Canadian Encyclopedia, Historical Canada*. Accessed 13 September 2018. <https://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/chemin-de-fer-clandestin>

KONRAD Victor and Heather N. NICOL. 2004. "Boundaries and Corridors: rethinking the Canada-United States border lands in the post – 9/11", *Canadian-American Public Policy* 60 (December): 1-51

LACROIX, Jean-Michel. 1991. « La guerre du Vietnam et les « draft-dodgers », in *La Guerre du Vietnam et l'opinion publique américaine (1961-1973)*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle. Consulté le 28 décembre 2018. <http://books.openedition.org/psn/5054>

MCCARTHY Megan. 2013. *The Friction between Past and Present: The American Dream, Landscape and Identity in the Novels of Annie Proulx*. MA thesis, Georgetown University.

MOUMANEIX Caroline. 2012. *Une approche géographique des parcs co-frontaliers entre les États-Unis et le Canada politiques, coopérations et conflits*. Thèse de géographie, Université de Lille 1.

RAFFESTIN, Claude. 1986. « Éléments pour une théorie de la frontière ». *Diogenes* 34, n° 134 : 3-21.

FUIR LES ÉTATS-UNIS POUR LE CANADA. LECTURES GÉOGRAPHIQUES D'UN
REFUGE LITTÉRAIRE AMÉRICAIN

RAFFESTIN Claude. 1980. *Pour une géographie du pouvoir*. Paris : éditions LITEC.

SOJA, Edward. 1996. *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*. Cambridge, MA: Blackwell.

SQUIRES, Jessica. 2013. *Building Sanctuary: The Movement to Support Vietnam War Resisters, 1965–73*. Vancouver: UBC Press.

STEYAERT, Jan. 2012. “Jane Jacobs, a Rebel with a Cause”. *Social Work and Society* 10, n°1.

TISSIER, Jean-Louis. 1995 (2e édition). « Géographie et Littérature ». In *Encyclopédie de la géographie*. Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain (dir.), 235-255. Paris : Economica.

TUAN, Yi-Fu. 1976. « Humanistic geography ». *Annals of the Association of American Geographers* 66, no. 2: 266-276.

TURNER Frederick Jackson. 1893. “Significance of the Frontier in American History”. *Annual Report of the American Historical Society for the Year 1893*, 221-27. Washington D.C.: GPO.

WAYNE, Michael. 1998. “The Black Population of Canada West on the Eve of the American Civil War: A Reassessment Based on the Manuscript Census of 1861”. In *A Nation of Immigrants: Readings in Canadian History, 1840s-1960s*. Edited by Franca IACOVETTA, Paula DRAPER and Robert VENTRESCA, 58-82. Toronto: University of Toronto Press.